

ALBERTO MANGUEL

Un éloge du mensonge

Rendre compte du dernier ouvrage signé Alberto Manguel s'avère particulièrement délicat pour au moins deux raisons : il y est question d'un homme au parcours et à la personnalité complexes ; le livre est constitué de fragments d'une enquête menée par un journaliste nommé Terradillos, de *L'Actualité Poitou-Charentes* bien sûr.

Tout d'abord, Alberto Manguel tourne en dérision le motif de cette enquête sur Alejandro Bevilacqua, écrivain argentin complètement oublié, mort à Madrid dans des circonstances louches il y a trente ans : sa mère, Marieta Guitton, était issue d'une famille huguenote de La Rochelle ! Comme si on pouvait déployer autant d'énergie avec un fil aussi ténu, par pur régionalisme ! En outre, celui que se flatte d'être devenu un auteur poitevin – né en Argentine et de nationalité canadienne –

depuis son acquisition d'un presbytère dans le nord de la Vienne, aimerait nous voir consacrer davantage d'attention à des gloires locales, notamment Pierre Loti «ce petit pédé hétérosexuel» ou «l'enfant gâté des universités américaines, le chauve Michel Foucault»... Passons.

Qui était Bevilacqua ? Auteur génial de *l'Eloge du mensonge* ou piètre scénariste de romans-photos ? Authentique réfugié politique ou affabulateur ? Cœur d'or ou paranoïaque ? A-t-il même eu conscience de ce qui lui arrivait ? Pourquoi ce qui s'annonçait tardivement comme un destin extraordinaire s'est-il abattu sur lui ? Ce que l'on sait, ou croit savoir, de Bevilacqua nourrit mille conjectures, qui rendent le personnage fascinant, à commencer par sa mort incroyablement romanesque. Quelques heures après la sortie de son livre, il a été retrouvé mort, défenestré, au pied de

l'immeuble d'Alberto Manguel. Ce dernier avait, dit-il, déjà quitté les lieux pour Poitiers qu'il qualifie, comme Madrid, de «patelin à vocation métropolitaine».

Ce livre produit les principales pièces du dossier, à savoir quatre témoignages successifs : celui du confident (Alberto Manguel), de la petite amie (Andrea), du compagnon de cellule (Marcelino Olivares dit le Goret), du salaud intégral (Gorostiza, qui parle d'outre-tombe). Ce ne sont que les fragments d'une tentative de biographie, projet trop ambitieux pour un journaliste rivé aux faits. Mais l'échec biographique conduit au roman. L'auteur sait tirer profit du moindre détail pour restituer la valeur documentaire de la narration, les tics de langage des interlocuteurs, mais aussi pour nous embarquer dans une fiction tellement plausible qu'on ne distingue plus le vrai du faux. Stratégie poussée parfois à l'excès, par exemple quand Andrea affirme : «Alberto Manguel est un imbécile», pour lui «rien n'est vrai, à moins que ça ne soit écrit dans un livre». Dommage qu'il ne s'attarde pas sur la Bécasse, l'énigmatique compagne du Goret, ou sur la fréquentation assidue des beautés sculpturales de la nuit madrilène en compagnie des frères Ortega. De même que l'auteur du *Livre des éloges* aurait pu tirer un coup de chapeau à Fatima Miranda, hallucinante cantatrice et magicienne des fourneaux. En un tour de main dont elle a le secret (*el truco*), elle peut vous transformer une banale soupe à l'oignon en île flottante aux nuances lactées.

Chaque témoin lâche des indices sur ce petit groupe d'Argentins qui ont fuit la dictature militaire, des faits disséminés, parfois contradictoires, dont on cherche la cohérence globale. Avec ces documents lacunaires, avec ces témoins ayant l'étoffe de réels personnages de fiction, il y avait de quoi construire une plaisante intrigue policière. Le résultat est à la fois plus subtil et plus dur. Peu à peu les masques tombent. Imperceptiblement, le récit bascule dans le fantastique. Le portrait d'Alejandro Bevilacqua n'a plus rien du carton souvenir aquarellé, il se dessine à la manière noire d'un Goya. Le lecteur est précipité aux Enfers. Alberto Manguel ne ment pas : c'est insupportable.

Jean-Luc Terradillos

Tous les hommes sont menteurs, d'Alberto Manguel, Actes Sud, 200 p., 19 €. A paraître en novembre : *Ça et 25 centimes*, L'Escampette.



Les revenants, tirages numériques disposés dans toute la ville. D'autres œuvres ont été créées par Claire-Lise Petitjean au musée Charbonneau-Lassay.

Revenants loudunais

Le petit musée de Loudun porte le nom de son principal donateur, Louis Charbonneau-Lassay (1871-1946), érudit, polygraphe, auteur d'un *Bestiaire du Christ* (réédité en 2006). Un musée comme on n'en fait plus, entre le capharnaüm et le salon d'antiquaire. Invitée à y concevoir une exposition, Claire-Lise Petitjean a fouillé dans les collections hétéroclites, guidée par Eglantine Desgraupes, la toute nouvelle attachée de conservation. Peu à peu, elle découvre aussi l'histoire sulfureuse d'Urbain Grandier, si bien relatée dans le livre de Michel de Certeau,

La Possession de Loudun, qui offre des clés pour comprendre ce qu'est devenue la ville. Quand l'artiste voit la collection de chasubles, lui vient alors l'idée de faire surgir des *revenants* en plaçant un masque africain sur le vêtement liturgique. Comme une tentative d'association entre deux civilisations. Le curé s'est dit choqué. Charbonneau-Lassay aurait certainement été amusé par cette nouvelle perspective symbolique. **J.-L. T.**

Exposition «Les échapp(é)s» à Loudun jusqu'au 10 janvier 2010.